été accusé, et l'on citait des traits sur lesquels on en appelait au témoignage de lord St-John, qui avait été l'ennemi de Marlborough : « C'était un si grand homme, répondit-il, que j'ai oublié s'il avait des défauts. »

---

## § XII.

## ORDRE, ÉCONOMIE, PRÉVOYANCE.

Si vous voulez être riche, n'apprenez pas seulement comme on gagne ; sachez aussi comme on ménage :

L'ordre a trois avantages : il soulage la mémoire, il ménage le temps, il conserve les choses :

Sans l'économie, il n'y a point de grandes richesses ; avec l'économie, il n'en est point de petites :

Une chose inutile est toujours trop chère, quand même elle ne coûterait qu'une bagatelle :

N'avoir pas la manie d'acheter, c'est avoir un revenu :

Veillez à ne pas perdre les petites pièces d'argent, les pièces d'or se garderont d'elles-mêmes. (*Auteurs divers.*)

Pendant que vous êtes jeune et fort, ménagez pour la vieillesse et la maladie. (*Morale populaire.*)

### Les deux prodigues.

On s'attire, par une dépense excessive, la raillerie de tous ceux qu'on croit éblouir, et en se ruinant on se fait moquer de soi. Deux prodigues semblaient disputer entre eux lequel ferait le plus de folles dépenses. « Il me semble, dit une personne d'esprit, que je les vois se faire des compliments à la porte de l'hôpital, pour s'inviter l'un l'autre à y entrer le premier. »

### Les deux bougies.

Un fils disait un jour à son père, qui était devenu fort riche : « Comment, mon père, avez-vous fait pour acquérir une si grande fortune? Pour moi, j'ai peine à atteindre le bout de l'année avec tous les revenus du bien que vous m'avez donné en mariage. — Rien n'est



plus facile, lui répondit le père en éteignant une des deux bougies qui les éclairaient, c'est de se contenter du nécessaire, et ne brûler qu'une bougie quand on n'a pas besoin d'en brûler deux. »

### L'épingle.

Lorsque M. Laffitte[1] vint à Paris, en 1788, toute son ambition se bornait à obtenir une petite place dans une maison de banque. Il se présenta chez M. Perregaux, riche banquier. Le jeune provincial, pauvre et modeste, timide et troublé, fut introduit dans le cabinet du banquier, et présenta sa requête. « Impossible de vous admettre chez moi, du moins pour le moment, lui répond M. Perregaux : mes bureaux sont au complet. Plus tard, si j'ai besoin de quelqu'un, je verrai : mais en attendant, je vous conseille de chercher ailleurs, car je ne pense pas avoir de longtemps une place vacante. »

Ainsi éconduit, le jeune solliciteur salue et se retire. En traversant la cour, triste et le front penché, il aperçoit à terre une épingle, la ramasse et l'attache sur le parement de son habit. Il était loin de se douter que cette action toute machinale devait décider de son avenir.

Debout devant la fenêtre de son cabinet, M. Perregaux avait suivi des yeux la retraite du jeune homme ; le banquier était de ces observateurs qui savent le prix des petites choses, et qui jugent le caractère des hommes sur ces détails futiles en apparence et sans portée pour le vulgaire. Il avait vu ramasser l'épingle, et ce trait lui fit plaisir. Dans ce simple mouvement, il y avait pour lui la révélation d'un caractère, c'était une garantie d'ordre et d'économie.

Le soir même, le jeune Laffitte reçut un billet de M. Perregaux, qui lui disait : « Vous avez une place

1 Né à Bayonne en 1767, mort à Paris en 1844.

dans mes bureaux ; vous pouvez venir l'occuper dès demain. »

Le banquier ne s'était pas trompé : le jeune homme à l'épingle possédait toutes les qualités requises, et même quelques-unes de plus. Le jeune commis devint bientôt caissier, puis associé, puis maître de la première maison de banque de Paris, puis député et homme d'État très-influent, et enfin président du conseil des ministres[1].

Ce que M. Perregaux n'avait pas prévu sans doute, c'est que la main qui ramassait une épingle était une main généreuse jusqu'à la prodigalité, quand il s'agissait de faire du bien ; une main toujours ouverte, toujours prête à répandre l'or pour secourir d'honorables infortunes. Jamais la richesse ne fut mieux placée, jamais homme n'en fit un plus noble usage.

### La mère de l'empereur.

Lætitia Ramolini, mère de Napoléon, morte à Rome, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge[2], était extrêmement économe par esprit de prévoyance. Elle disait souvent, au temps de la plus grande prospérité de sa famille : « Tout ceci peut finir, et alors que deviendront mes enfants, dont la générosité imprudente ne regarde, quand elle donne à pleines mains, ni en avant, ni en arrière ? Alors ils me trouveront ; il vaut mieux qu'ils aient recours à leur mère qu'à des étrangers. »

### La caisse d'épargne.

Une caisse d'épargne est un établissement qui reçoit les petites économies, et les rend, à la volonté des déposants, avec les intérêts accumulés.

Les caisses d'épargne préviennent la détresse, la misère et la pauvreté ;

1. De novembre 1830 à mars 1831. 2. En 1836.



Elles donnent de l'énergie, inspirent le goût du travail et des bonnes mœurs, et repoussent la fainéantise ;

Elles détournent des mauvaises mœurs ;

Elles sont d'une grande utilité pour les hommes actifs, prudents et laborieux. Ils peuvent y placer une partie de ce qu'ils gagnent et retirer cet argent quand ils en auront besoin.

Quarante centimes, épargnés chaque jour et placés à la caisse d'épargne, produisent au bout de trente ans 10 000 francs.

### Les deux ouvriers.

Félix, ouvrier en soie, à Lyon, visitait un jour une des salles de l'Hôtel-Dieu.

Il s'informait de la manière dont les malades étaient soignés, s'ils avaient de bons aliments et si on les traitait avec douceur, car souvent la bienveillance produit de meilleurs effets que les remèdes. Tout à coup quelques gémissements viennent frapper son oreille ; il s'approche du lit d'où partaient ces plaintes, et, après avoir causé quelques instants avec le malade, il croit reconnaître en lui un ancien camarade et se rappeler qu'ils ont travaillé ensemble il y a vingt ans. « Cela n'est pas possible, s'écrie-t-il, ce ne peut être toi, mon ancien compagnon, toi que j'ai vu si actif, si bon ouvrier ! Et c'est dans ce triste asile que je te retrouve après une si longue séparation ! Mais je ne veux pas que tu restes ici ; je vais te faire conduire chez moi, et là tu recevras tous les soins qui te sont nécessaires. » Il le fait transporter dans une petite maison de campagne qu'il habitait, et place une garde auprès de lui. Au bout de quelques jours le malade reprend un peu de force. Félix le voyait souvent, l'engageait à prendre courage et tâchait de relever ses esprits abattus. Un jour il se hasarda à lui demander pourquoi il se trouvait dans une position aussi malheureuse : « Que t'est-il donc arrivé depuis que nous avons passé ensemble nos pre-

mières années ? — Je ne veux rien te cacher, lui répondit Antoine. Mon père, ancien militaire, ne fit pas comme le tien qui était un honnête artisan. Il ne m'envoya pas à l'école primaire, il commença par me faire apprendre un bon métier. Mais, comme mon éducation avait été négligée, je contractai facilement de mauvaises habitudes, je me dégoûtai du travail, je fis de mauvaises connaissances. On me voyait sans cesse avec mes nouveaux amis, à l'estaminet, au jeu, au spectacle. Loin d'économiser, je fis des dettes, et un jour je fus arrêté et mis en prison. Mes créanciers se lassèrent de me payer des aliments et me rendirent la liberté. Mais que devenir? N'ayant pas de quoi payer un logement, j'errai pendant plusieurs nuits dans les rues, sans asile. Accablé par les chagrins et par les privations de tout genre que j'endurais, une fièvre ardente me saisit et j'entrai dans cet hôpital où j'ai eu le bonheur de te rencontrer. Mais toi, mon cher ami, comment es-tu parvenu à te procurer une si belle maison? Il t'est survenu peut-être un bon héritage, ou bien tu as été heureux dans quelque spéculation ?

— Rien de tout cela ne m'est arrivé, répondit Félix. J'ai employé des moyens qui sont à la portée de tout le monde, et tu aurais pu réussir aussi bien que moi. C'est un secret que je puis t'enseigner, et le voici. Étant bon ouvrier, je gagnais 4 fr. par jour, 2 fr. me suffisaient pour ma nourriture et mon entretien, et je mettais 2 fr. de côté; comme je travaillais le lundi, je versais chaque semaine 12 fr. à la caisse d'épargne; c'était donc 600 fr. que j'amassais par an. Pendant plusieurs années, j'ai continué à faire ce versement de 600 fr., et, au bout d'une vingtaine d'années, le capital et les intérêts se sont accumulés, et j'ai eu en ma possession près de 20 000 fr. Je me suis marié et j'ai acheté cette petite maison où je vis aussi heureux que possible avec mes deux enfants. Nous espérons, ma femme et moi, pouvoir travailler encore longtemps et



avoir de quoi élever convenablement notre petite famille.

— Hélas! dit Antoine, après avoir écouté attentivement ce récit, j'ai fait précisément tout le contraire. Au lieu d'économiser, je dépensais le produit de mes journées dans des parties de plaisir. Je passais le lundi et souvent le mardi dans l'oisiveté, et je me remettais difficilement à l'ouvrage, que je ne reprenais toujours qu'avec peine. Le cabaret, le tabac, le spectacle, le jeu absorbaient les deux tiers de mon gain, et il ne me restait, au bout de la semaine, que des regrets et des remords. Je n'avais pas la force de rompre avec mes funestes habitudes et de reprendre une vie plus régulière!

— Je vois bien, dit Félix, que tu as mené la vie la plus triste et la plus malheureuse. Où t'ont conduit ces prétendus plaisirs? en prison et à l'hôpital. Mais tu n'as pas encore tout perdu, puisque tu retrouves un ami; et, comme tu es infirme et incapable de travailler, tu resteras dans ma maison, et tu finiras tranquillement tes jours auprès de moi.

— Grand merci! mon cher camarade, j'accepte de bon cœur; mais la misère et les souffrances, qui ont affaibli mon corps, ne me permettront pas de profiter longtemps de tes bontés. Puissent, au moins, ton exemple et le mien servir d'instruction aux jeunes gens au début de leur carrière! »

---